

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . \$ 1.00

12eme. ANNEE No 114

OTTAWA, LUNDI 8 JUIN 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Chronique Parisienne

Mai a mis la dernière main à la vaste étalage de verdure et de soleil qu'avril pareux avait laissée inachevée au superbe atelier de la nature.

Un grand coup de pinceau a été donné et toutes les beautés entrevues et espérées se sont affirmées dans une floraison généreuse et parfumée.

Les boutons des fleurs gonflés de sucs ont crevé leur corset vert trop étroit et se sont épanouis en lous d'or, en cloches d'azur, en coupes de sang et en purs calices. Les lilas hercent leurs bleus panaches et dans les cerisiers, l'on dirait qu'il a neigé du duvet blanc que la brise effeuille dans les allées.

De grisantes odeurs circulent dans l'air, acres et condensées et vous remuent les moelles comme une coupe de hachich. Elles montent, en bouffées larges et exquises, des plates-bandes rajouées et diaprées; elles se dégagent, magiques et subtiles, des plus des toilettes fraîches des femmes alertes et joyeuses; elles nous viennent de partout.

Les huissons et nos cœurs dégoûdés et pleins de rêve cachent des nids déserts qui attendent et appellent des battements d'ailes d'oiseaux et de Cupidons!

Clématites encadrant les fenêtres de guirlandes épaisses et de corolles défrêpées au vent du matin — tête à tête ininterrompu des cimes éployées et rapprochées des maronniers feuillus — essaims turbulents d'enfants papillonnant le long des rues et à l'ombre des parcs réveillés — musique des jardins sonores comme des harpes vibrantes et tendues comme d'immenses filtres verts qui tamisent l'air que l'on respire — prurit de la chair aiguillonnée, desirs d'aventures, gaité des cœurs, chatoiement des lèvres; tout ça c'est le vrai printemps revenu, c'est le retour accompli des beaux jours longtemps attendus!

Paris a revêtu un nouvel aspect et son ciel a changé d'humeur. Quelle joie, quel entrain pénètre partout. Comme le plaisir sonne l'appel et comme on y vole. C'est la revanche des jours maussades, c'est l'oubli des heures où l'on grelotait et s'ennuyait. Tout a repris une activité nouvelle — affaires et amusements — et ce réveil a grossi la rumeur assourdissante, tonnant partout, le tintamarre jamais apaisé qui de l'aube et dépasse l'heure des étoiles.

Sans doute les oiseaux classiques — rossignols, merles ou pinsons — ne ménagent pas leurs salves mélodieuses au renouveau, mais on ne les entend guère dans ce enfer où nous sommes — et l'orchestre ailé qui loge dans les créneaux, dans les creux des pierres qui s'effritent, sous les portiques et derrière les enseignes a retrouvé son maestro et prolonge bien sûr une gavotte tout au long de l'harmonie qui nous ravirait, mais que la rumeur étouffe et empêche.

Nos gentilles Parisiennes, elles aussi regaillardies par les effluves capiteux de Floréal ont laissé à leur roman passionnel et déserté le foyer. Brune aux yeux perçants, blonde au chignon couleur d'or, elles battent gaiement de leurs talons hauts le pavé brillant. Comme elles vont trotinant partout, cueillant à l'enlèvement et souriant, causant toujours, égrenant dans l'air la note gaie de leurs voix argentes, ou l'éclat joyeux de leur rire qui s'envoie plus sonore, légèrement heurté à deux rangées de dents fines et périeuses.

Sans la Parisienne, grands boulevards toujours noirs de monde, comme vous seriez fades et monotones, et vous, splendeurs de la saison nouvelle, sans cette fée svelte et lesté, vous ne seriez que le décor sans charme et sans prix d'une périodique transformation.

La Parisienne est une strophe d'amour courant les rues! Ce qu'on ferait de bêtises pour elles ne se raconte pas! On pourrait sans hésiter tout son bonheur dans une de ses petites menottes roses, et dans l'autre toute sa fortune! Ce qu'elle mange de cœurs avec ses dents

blanches et ce qu'elle démolit de fortunes avec l'ongle de son caprice, ne saurait tenir dans une chronique. Il faudrait un prince et encore! Depuis la petite ouvrière qui passe en bonnet blanc, jusqu'à la grande cocotte qui promène sur les grandes avenues le faste criard de ses folies d'un jour, toutes elles ont de la grâce à décourager le sculpteur le plus idéal et de la puissance de fascination à percer les meilleures cuirasses et tourner les plus fortes têtes.

On s'explique mal au premier abord ce don de charmer qui est l'apanage de la Parisienne quelque soit son rang et sa fortune. Ce n'est pas sa beauté qui lui vaut ses succès, car elle est plutôt jolie. Puis elle est fanée en général. Les couleurs de sa peau sont empruntées, le noir de ses cis se vend en crayons et le carmin de ses lèvres ne trompe personne.

Mais quel esprit primesautier, pétillant et joyeux. Quelle ruse et quelle coquetterie elle a à son actif! Qui dira ce qu'elle met de goût dans un nœud, dans un ruban, et dans la coupe du corsage moulant crânement des formes qu'il corrige ou met en relief. Elle est d'une élégance incomparable et il faut la voir, baignée de soleil, en toilette de printemps, se pavaner sur les grands boulevards qu'elle emplit de murmures et de parfums.

La Parisienne s'empare d'abord des yeux. Elle sait bien qu'on va au cœur par les sens et quand le premier pas est fait, elle est sûre du second.

La Parisienne est ses charmes et ses bardes et je viens trop tard. D'ailleurs il est vingt types de Parisiennes au physique et autant au moral et il n'est pas facile de sympathiser en quelques lignes les impressions diverses reçues.

Quoiqu'il en soit, ô Canadien, ô mes amis, restez ce que vous êtes et n'y enviez rien à nos cousines d'outre-océan. C'est le bon sens qui les brüte et les ride avant l'âge. Ne les jalousez pas non plus. Si elles ont de la chic et plus d'élégance vous avez plus de fraîcheur et de santé. La richesse de vos contours est sans fard et sans artifice — et tous leurs savants maquillages ne valent pas la pourpre de vos joues et la braise de vos lèvres pures et juteuses comme des fruits mûrs. Si elles ont les propos lestes et moqueurs vous avez la candeur et l'innocence — si elles sont plus spirituelles vous êtes plus énergiques, si elles sont plus élancées, vous êtes plus fortes et si elles sont des fees, vous, vous êtes des anges!

Où restez ce que vous êtes et gardez-vous vos cœurs, puisque, malgré tout ce qui les attire et les enchante dans cette Ile de Calypso, les nôtres n'y ont pas succombé et vous sont quand même restés fidèles!

DR. R. CHEVRIER. Mai 8 1891. 11 Place du Panthéon, Paris.

UNE COLLISION SUR L'Hudson Le steamer KAATERSKILL, de la ligne New York and Hudson, a failli être coclé vers dix heures et demie du soir par une grande goélette à trois mâts qui l'a abordé en face de West Point, sur l'Hudson, à un endroit où le fleuve tourne brusquement entre les montagnes. La goélette, qui n'avait pas ses feux allumés et qui avait dû se détacher de quelque bateau à vapeur la remorquant, a frappé le steamer par le travers avec une grande force, et son beaupré a complètement démolé la cabine du capitaine Ruppou, du KAATERSKILL, au moment où celui-ci venait d'un sortir pour monter sur le pont. Le choc a ébranlé tout le steamer et les passagers, réveillés en sursaut, ont été pris de panique. Les femmes, à peine vêtues, se sont précipitées sur le pont en poussant des cris de terreur, et plusieurs nées ont sauté sur les ceintures de sauvetage que, dans leur précipitation, ils ne savaient comment ajuster. Heureusement, les avaries se trouvaient au dessus de la ligne de flottaison et, tout danger étant écarté, le KAATERSKILL a pu continuer sa route après qu'un autre steamer eût pris la goélette en remorque pour la dégarer.

LES PETITS COTES DE L'HISTOIRE

LE BISMARCK QUI S'AMUSE

Par une de ces coïncidences si bizarres qu'elles vous font presque croire à la fatalité, je me trouvais à Versailles dans la matinée du samedi 25 avril, et prenais mon déjeuner à l'hôtel des Réservoirs. Pendant mon repas, un porteur de journaux faisait irruption dans la salle et annonçait bruyamment: "Demandez le journal, la mort du maréchal de Moltke." Or, il y a vingt ans, je me trouvais à déjeuner dans cette même salle — presque à la même table — dans des circonstances très bizarres, ainsi que l'on va voir, au commencement de février 1871.

Arrivé à Paris, après l'armistice à l'ouverture des portes, mon premier désir avait été de me rendre à Versailles et de voir la ville de Louis XIV sous sa physionomie allemande.

Il n'était pas très facile, en ce moment, d'aller à Versailles car, pour prendre le chemin de fer on traversait les lignes militaires par la route il fallait un laissez-passer (que j'ai toujours conservé depuis) qui était rédigé en français et en allemand et contre-signé du Préfet de police à Paris et du commandant de la place de Versailles. On vous examinait très sévèrement à l'arrivée, et je me rappelle que, lorsque nous quitâmes le train à Versailles, il y avait un général allemand — Vorigis Reichs — qui me trompa pour prendre les billets.

Mais une fois sorti de la gare, on était libre de se promener à travers la ville, et je me souviens qu'après avoir visité les jardins et parcouru deux ou trois des grandes avenues je suis allé déjeuner à l'hôtel des Réservoirs. La grande salle à manger était bondée d'officiers allemands de toute arme, de tout grade et de toute couleur et je me trouvais être le seul civil parmi cette cohue d'uniformes.

Je n'avais guère commencé mon déjeuner quand toute la salle se levait, comme mue par un ressort, et le vieux Moltke, suivi de tout son état-major, entra, par la porte du fond, et, traversant toute la salle venait se placer à une table tout à côté de la mienne. J'ai donc eu l'occasion d'assister pour ainsi dire, à un repas, et comme je n'étais pas retourné à Versailles depuis, c'était je le répète, une coïncidence étrange que d'apprendre sa mort dans cette même salle où je l'avais vu manger sa blanquette de veau vingt ans auparavant.

Mais ma récente visite à Versailles et l'annonce de la mort de Moltke m'ont rappelé un souvenir de ma première visite qui aura encore plus d'intérêt pour les lecteurs du Figaro, car le hasard m'a permis d'y passer une heure avec le prince de Bismarck et de discuter avec lui des questions qui n'avaient rien de militaire ni de politique. Voici comment:

Après mon déjeuner, j'allumai un cigare et parcourais de nouveau la ville, lorsque, en traversant une rue dont je ne me rappelle plus le nom — je crois que c'était la rue de Provence, — je m'attendis à apercevoir par une voie qui me sembla familière. Je me retournai et aperçus le prince de Bismarck, debout à l'entrée d'une maison.

Je l'avais connu à Bade, dans l'automne de 1865, et encore pendant le mois de septembre 1866, mais jamais l'idée ne me serait venue de me présenter chez lui à Versailles. Je croyais qu'il avait autre chose à faire que de remémorer les journées et les soirs fort gais que nous avions passés ensemble. Cependant le prince me faisait entrer — car c'était bien lui, la maison qu'il occupait — me disant qu'il était charmé de me revoir, et, après m'avoir demandé que j'm'amenais à Versailles, se mit à causer de Bade et de nos amis (et amis) communs.

C'est qu'en effet, au moment qu'il

FAITS DIVERS

LES SUICIDES DU JOUR

La manie du suicide continue à se développer d'une façon alarmante: dans la seule journée d'hier quatre personnes, deux hommes et deux femmes se sont donné la mort ou ont essayé de se tuer. Le premier suicide est un nommé Théodore Seitz, âgé de 25 ans, qui est allé se brûler la cervelle dans un terrain vague de la 66e rue, entre la première et la deuxième avenue. Quand un policeman l'a trouvé à 5 heures du matin, Seitz était mort depuis longtemps; il tenait encore dans sa main crispée le pistolet avec lequel il s'était tué. George Dritschel, un bijoutier habitant la 4e avenue a été moins heureux que Seitz malgré la forte dose de chloroforme qu'il a absorbée pendant la nuit, il n'a réussi qu'à se rendre très malade, ce qui a nécessité son transport à l'hôpital de Harlem.

Il en a été de même pour une jeune femme de Brooklyn, Miss Fairbrand qui a essayé de s'empoisonner avec du laudanum. Un policeman l'a trouvée sans connaissance sur le perron d'une maison de Skillman street, et l'a envoyée à l'hôpital où on l'a débarrassée en partie du poison à l'aide de la pompe à estomac. Il est probable qu'elle en reviendra. Mais la quatrième victime n'a que trop bien réussi dans sa tentative de suicide. C'est une dame Koenig, âgée de 50 ans et demeurant à Elizabeth (New-Jersey), elle est allée s'assoier le long de la voie du chemin de fer central du New-Jersey, près de la station d'Elizabeth port et lorsqu'un train est arrivé, elle s'est jetée sous la locomotive. Les roues de la machine l'ont décapitée, et la tête est allée rouler sur les bas-côtés de la voie.

Je me souviens, un soir, que, dînant chez celle des belles Carolines qui avait loué pour la saison la villa Galitzine, le comte de Bismarck, très en train, s'était procuré le costume de nuit de notre hôte et l'avait passé par dessus ses propres habits. L'effet était d'un drôle irrésistible. A une autre occasion, nous étions à dîner sur la terrasse de la Conversation, lorsque Lucie Pigeonnier se mit à taquiner le malheureux comte de R., en lui reprochant d'être tombé amoureux de la reine de Prusse.

Or, Sa Majesté la reine Augusta, qui occupait pendant ses visites à Bade la maison Mesner faisant face à la Conversation, se trouvait sur le balcon qui surplombait notre table et le comte de R. était dans des trances de peur que la Reine n'entendît ces plaisanteries un peu salées. Il n'en fut rien, heureusement, et le jeune diplomate en fut quitte pour la peur.

Mais nos conversations n'ont pas toujours roulé sur des sujets aussi frivoles, et je me rappelle un soir où Bismarck nous a tenus tous sous le charme en racontant son séjour à Biarritz pendant l'automne précédent. Nous ne nous doutions guère que des entretiens qu'il avait eus avec l'Empereur dont il était l'hôte, à la villa impériale allait sortir la terrible guerre de 1870.

Je crois me rappeler que M. de Bismarck est revenu à Bade avec le roi de Prusse l'année suivante (1867), mais les circonstances m'avaient empêché de revenir dans la charmante vallée de l'Ode après 1866, et je ne l'avais plus revu jusqu'au jour où je le trouvais sur "le pas de sa porte" à Versailles, en février 1871.

Je ne suis pas assez vaniteux pour m'imaginer que l'invitation chaiseuse qu'il me fit d'entrer dans la maison et de lui dire ce qui m'avait amené à Versailles était motivée par le plaisir qu'il éprouvait à me revoir. Mais il était évident qu'il était bien aise de trouver quelqu'un avec lequel il pourrait se débarrasser l'esprit et discuter de choses n'ayant aucun trait avec la guerre ou la politique.

En effet, nous avons passé plus d'une heure pendant laquelle nous nous sommes rappelés mutuellement les neiges d'Auden et j'ai rapporté à Paris, où je suis entré à la tombée de la nuit, par une soirée triste et pluvieuse, une impression indélébile de cette étrange journée.

L'ARTILLERIE AMERICAINE

On vient de terminer à l'arsenal de Watervliet, à Troy (New York) un canon en acier de 12 pouces (30 centimètres), le premier de ce calibre qui ait été construit aux Etats Unis. Ce canon pèse 52 tonnes et sa longueur est de 36 pieds 2 3/4; avec une charge de poudre de 440 livres il lancera un projectile pesant 1,000 livres qui pourra percer une plaque de 20 pouces d'épaisseur. Malgré les progrès réalisés depuis que que temps par l'industrie américaine, on n'a pas pu faire aux Etats Unis toutes les pièces d'acier nécessaires pour construire ce canon, et pour le tube formé l'âme il a fallu recourir à l'acier français fourni par l'usine du Creusot. Le canon de 12 pouces, commencé en 1888, est destiné à la défense des côtes; il est en route en ce moment pour Sandy Hook où il va subir, au camp de tir de l'artillerie, les épreuves ordinaires.

M. Guibohard est consulté par un de ses amis qui s'est lancé dans l'organisation d'une affaire industrielle:

Cela ne marcherait pas mal, lui dit l'ami, mais les dix premiers billets de mille francs sont durs à trouver.

— Eh bien! dit Guibohard, que ne commencez-vous par le onzième

Chez le coiffeur: Le garçon commença à raser: — Ça vous fait-il ma? — Oui. — Il repasse le rasoir sur la paume de sa main. — Ça vous fait-il mal encore? — Oui. — Il repasse plus éne guement. — Et maintenant? — Toujours ma! — Ça diab! Mais où donc? — Au pied, un maudit cornu. — Logique d'ivrogne.

— Comment pouvez-vous, donc vous griser et indigner? — Ça va, vous expliquez. Des que j'ai bu deux ou trois bocks, je suis un tout autre homme. Or, cet autre a bien le droit de se fâssil érer

TAPIS-TAPISSERIE

Nous avons reçu aujourd'hui nos magnifiques assortiments de TAPIS, PURE TAPISSERIES. A 27, 31, 35, 39, 48, 52 cents.

Dessins Ravissants, Couleurs Superbes. DUNDEE SQUARES EN LARGEURS, 2x2, 2x3, 3x3, 4x5 à 93c, \$1.22, \$1.75, \$2.75 chaque.

RIDEAUX Nottingham, Point Irlandais, Tambour et Bruxelles, de 60c à \$20.00. Département Spécial de Portières A \$1.72, \$4.50, \$5.75.

THOS. LIGGETT

66 et 68 rue Sparks, 1884 rue Notre-Dame, OTTAWA, MONTREAL.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES! Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A CŒUR CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHER

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VENT.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS. I. F. BELANGER, 159 Rue Bank.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre. Douglass & Haines 234 rue Wellington. Agents des célèbres fournaies "Superior Jewel".

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. Bien Criblé et Tamisé. O'Reilly & Heney Bloc Russell, Rue Sparks.

SOLEIL D'OR SOLIDE

95c. pour un bloc valant \$2. Ce bloc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de zinc et est garanti à garder son lustre et sa beauté pendant une longue durée. Il est garanti à garder son lustre et sa beauté pendant une longue durée. Il est garanti à garder son lustre et sa beauté pendant une longue durée.

POND'S EXTRACT

Pour les Brûlures Douleurs Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoides Inflammations

Demandez le Pond's Extract. 98 RUE RIDEAU

mpphy & Co. rtateurs.

ons sur les Bas et les Gants.

que le Prix.

la Paix.

Marché.

à 5c. la Vergo

ET OMBRELLES.

au Comptant et rien

mpphy & Co.

UE SPARKS.

cravate

OLIDIFIÉS

de Russie

pyrine

énergies

me. Goutte

NEAU

ASTHME

AMERICAN

AGENCY

ENTS

GENEAU

DE SUCCES

ENT GENEAU

DE SUCCES

ENT GENEAU

DE SUCCES

ENT GENEAU

DE SUCCES

ENT GENEAU

DE SUCCES

ENT GENEAU

DE SUCCES

ENT GENEAU